

## Prologue

# Dante

*À 24 ans*

**L**a tension dans la pièce rend l'air si poisseux que j'ai presque du mal à respirer.

— Papà ! implore mon frère aîné. S'il te plaît ?

Notre père, *il padre*, s'assied dans son vieux fauteuil en cuir, un cigare à la main et un verre de whisky dans l'autre. La fumée monte en volutes au-dessus de lui, conférant à sa présence déjà formidable une aura sinistre. Il se moque de mon frère d'un rire cruel – le refrain de notre enfance et de notre jeunesse.

Lorenzo se raidit, les deux poings serrés le long de ses hanches. Ses biceps tendent les coutures de sa veste, et une veine enfle dans son cou.

— Papà ?

C'est moi qui le supplie maintenant, pour mon frère mais pour moi aussi. Malgré ce que Lorenzo croit sans doute, je n'ai pas plus que lui envie d'hériter de l'empire familial.

— *Silenzio* ! aboie notre père en écrasant la fin de son cigare dans le grand cendrier en verre sur son bureau avant de se lever. Si tu refuses d'épouser la femme que je t'ai choisie, alors tu ne seras pas...

Il se penche en avant, le regard planté dans celui de Lorenzo, en s'appuyant des deux mains sur son bureau.

— Tu ne *pourras* pas être le chef de cette famille.

Le front barré d'un pli, Lorenzo scrute l'homme qui nous a engendrés. L'homme qui l'a programmé pour lui succéder à la seconde où il est né. Lorenzo est né pour devenir le chef de famille. C'est son droit en tant qu'aîné. C'est pour cela qu'il a supporté des années de torture mentale et physique aux mains de cet homme. Toute sa formation n'avait qu'un seul but.

— Mais ça ne faisait pas partie de notre accord, articule lentement Lorenzo entre ses dents serrées.

Je connais mon frère mieux que personne. À cet instant, il est déchiré entre ce qu'on lui a enseigné – respecter et craindre notre père, le grand Salvatore Moretti, qui dirige sans contestation la Cosa Nostra depuis trois longues décennies – et tout ce qu'il a appris par lui-même. Aussi puissant que soit notre père, mon grand frère pourrait l'écraser comme un insecte s'il le décidait. Lorenzo Moretti est l'homme le plus craint de la ville. Il est capable d'écraser un crâne humain à mains nues.

— Notre *accord* ?

Le mot résonne dans la pièce, rebondit contre les murs, plane au-dessus de nos têtes.

— Il n'y a pas d'accord, *ragazzo* !

*Gamin* !

Lorenzo tressaille. Il avait quinze ans quand il a pris la vie d'un homme pour la première fois, et même avant, il n'a jamais vraiment eu le droit d'être un gamin. Aucun d'entre nous. Car si Lorenzo a été formé pour prendre la tête de l'empire Moretti, je suis né pour être son second. Rien de plus. Rien de moins.

Jusqu'à aujourd'hui.

— Tu refuses d'épouser Nicole Santangelo ? Même si cela te coûte tout ce pour quoi tu as travaillé toute ta vie ? grogne notre père.

— Je ne peux pas l'épouser, répond Lorenzo.

— Tu renonces à tout pour une Russe, une...

Lorenzo avance d'un pas et se colle au bureau de notre père.

— Fais attention au prochain mot que tu emploies, Papà, le prévient-il. Parce qu'elle sera ma femme.

Les yeux plissés, notre père observe Lorenzo. Il n'aime pas être défié, en aucune façon. Il n'y est pas habitué, et encore moins par ses fils. Mais peut-être sent-il comme moi la colère qui bouillonne chez mon frère, car il ne termine pas sa phrase et se retient de traiter Anya de putain.

Anya Novikov est la fiancée de Lorenzo. Il l'a rencontrée il y a six mois et depuis, il est raide dingue d'elle. Papà a mal pris leur union. Leurs fiançailles, hier soir, ont mis le feu aux poudres. Personne ne s'y attendait, et surtout pas moi. Je n'étais pas sûr que mon frère soit capable d'amour, mais Anya a une emprise folle sur lui. Et bien que je sois admiratif de le voir se comporter en homme de principes, j'ai du mal à croire qu'il renonce à tout pour une femme qu'il connaît à peine.

— Je ne dis pas que tu dois couper les ponts avec elle, dit notre père dans un soupir, en se rasant. Épouse Nicole, et tu continueras à voir Anna.

— Anya ! rectifie Lorenzo.

— Anya. Épouser la fille Santangelo ne t'oblige pas à renoncer aux autres femmes, *mio figlio*, insiste-t-il plus doucement.

Il espère ainsi apaiser mon frère mais il a touché un nerf à vif, poussant toujours plus mon frère sur le chemin de l'obstination.

— Comme toi ? le raille Lorenzo. Alors que Mamma t'a donné trois enfants. Elle t'a tout donné !

Salvatore Moretti bondit de sa chaise et écrase ses deux poings sur son bureau avec une force telle que des papiers en tombent et finissent par terre.

— Ta Mamma et moi, ça ne te regarde pas, tonne-t-il.

Lorenzo regarde l'homme debout devant lui et ricane sèchement, et je vois à la tête de mon père qu'il a soudain compris. Désormais, ce n'est plus lui qui tire les fils de la marionnette qu'est mon frère. Il blêmit. Ça ne dure qu'une seconde.

Puis il se tourne vers moi.

— Félicitations, *mio figlio*, tu viens de te dégoter une nouvelle épouse en plus de ta promotion, me dit-il avec un sourire cruel.

— Je n'en veux pas, dis-je. C'est Lorenzo qui prendra ta place. Les Santangelo trouveront bien un autre époux pour Nicole, Papà.

Je suis beaucoup trop jeune pour me marier. Je n'ai aucun besoin d'une épouse. Et je n'ai pas envie d'être à la tête de la famille. Mais je ne suis pas aussi têtu que mon frère aîné – et peut-être pas aussi stupide que lui, non plus. Je ne laisserai jamais une femme contrôler ma vie.

— Il s'agit de l'avenir de notre famille, Dante, dit-il d'un ton radouci.

C'est toujours la même tactique qu'il emploie avec mon frère et moi. Diviser pour mieux régner.

— Tu sais très bien qu'il ne peut pas en être autrement. Toi, tu comprends comment notre famille et notre communauté vivent et prospèrent.

Lorenzo se tourne vers moi et je lis de la haine dans son regard.

Je ferme les yeux et inspire profondément, car je sais que le cours de nos vies est sur le point de basculer.

# Kat

*Six ans plus tard*

— **M**audit tas de ferraille !  
Du pied, je referme la portière de ma Ford Focus déglinguée. Un sac d'épicerie dans une main, des produits d'hygiène dans l'autre, je remonte l'allée du jardin jusqu'à la porte d'entrée, qui est légèrement entrouverte.

Mon sang se glace aussitôt. Je suis certaine de l'avoir fermée à clé ce matin. J'ai vérifié trois fois avant de partir. En examinant la rue derrière moi, je remarque un énorme 4 × 4 Porsche noir aux vitres teintées.

Mes mains se mettent à trembler. Je pose mes sacs par terre et tends l'oreille, guettant le moindre bruit à l'intérieur. Puis je pose ma main sur la poignée et ouvre un peu plus grand. Si mon enfoiré de grand frère a osé ramener son cul pour me tirer de l'argent, je jure sur tout ce que j'ai de plus cher qu'il va se prendre un grand coup de pied dans les noix.

Au moins, si c'est lui, je sais à quoi m'attendre. Et comment le gérer. Je le fais depuis la mort de notre mère, quand j'avais quinze ans. Cela dit, impossible que cette voiture hors de prix soit à lui. À qui appartient-elle ? Quelqu'un qui le cherche, peut-être ? Encore quelqu'un qu'il a tenté de pigeonner ?

Mon cœur cogne à tout rompre tandis que j'avance sur le seuil. Je sais que je n'aurais pas dû lui proposer de rester,

mais quand il s'est pointé devant ma porte un mois plus tôt, sans même un manteau alors qu'il pleuvait des cordes, qu'est-ce que j'étais censée faire ? Il n'avait nulle part où aller, et c'est quand même mon frère. Alors je lui ai laissé le canapé, et pendant quelques semaines ça a été plutôt agréable de l'avoir à la maison. Je n'ai pas été surprise, il y a deux jours, de découvrir à mon réveil qu'il était parti en laissant juste un message qui disait qu'il me recontacterait dès qu'il serait retombé sur ses pattes. J'ai été encore moins surprise de m'apercevoir que l'argent liquide avait disparu de mon portefeuille, ainsi que mes économies en cas d'urgence. *L'enfoiré !*

S'ils cherchent Leo, ils sont au mauvais endroit.

Tout à coup, je regrette de ne pas avoir écouté le conseil de ma cousine, qui me disait de toujours avoir mon revolver dans mon sac. J'ouvre la porte en grand et entre dans la maison, en laissant ouvert au cas où j'aurais besoin de prendre la fuite. J'entends des voix dans la cuisine. Des voix d'hommes, qui n'ont pas spécialement l'air de bonne humeur. En passant devant l'escalier, j'attrape la batte de base-ball que je laisse là en permanence, cachée derrière le porte-manteau, et je l'agrippe fermement tout en poursuivant mon chemin vers le fond de la maison.

Deux hommes grands et baraqués sont assis à la table de ma cuisine. Ils portent des costumes noirs qui coûtent sans doute plus qu'une année entière de mon loyer et des chemises noires, col ouvert. Ils ont tous les deux les cheveux noirs et la barbe noire. Est-ce qu'ils sont frères ? En tout cas, ils se ressemblent.

Leurs mains et leurs cous sont couverts de tatouages. Quand ils lèvent les yeux vers moi, je frémis. Ils ne font pas le moindre geste, mais leur simple présence me suffoque. C'est viscéral. Ces mecs-là... ils ne sont accessibles ni à la raison, ni à la clémence.

— Tu dois être Katerina ? dit l'un d'eux.

Et le son de sa voix me donne la chair de poule. Elle est profonde et suave comme du chocolat, mais sombre et menaçante. Je parie qu'il adore parler aux gens en même temps qu'il les tue. Il met leur cerveau en panique de sa voix grave de velours tout en leur arrachant les ongles.

Ils me dévisagent. Je reste figée sur place. J'ai déjà connu ça. La paralysie, l'impossibilité de faire quoi que ce soit, la peur qui domine tout et...

*Non. Ce n'est pas le moment. Réfléchis.*

Je réagis à l'instinct. Je lance la batte de base-ball dans leur direction pour faire diversion et je prends la fuite. Mon cœur accélère tandis que je traverse le couloir. Le bruit de la batte et des chaises qui se renversent derrière moi décuple mon énergie. Au lieu de m'échapper par la porte d'entrée restée ouverte, je me dirige vers ma chambre, qui a un verrou et où j'ai un revolver planqué sous l'oreiller.

Ma chambre, c'est mon sanctuaire. Le seul endroit où je me sens en sécurité. Si l'un d'eux y met un orteil, je lui ferai sauter la tête. Je me précipite à l'intérieur, pressée de me barricader, et je les entends courir derrière moi. Mes ongles éraflent le bois tandis que je ferme fébrilement le verrou, mais trop tard, la porte s'ouvre avec fracas, m'envoyant valdinguer à travers la pièce et m'écraser sur le bord du lit.

Quand je relève les yeux, l'un des hommes s'avance vers moi, pas celui avec la voix de velours mais son collègue. Il me toise d'un regard qui semble me mettre au défi de tenter quoi que ce soit.

— Sortez de chez moi !

En même temps que je crie, je me tortille, rampe à l'envers et passe la main sous mon oreiller. Mes doigts se referment sur la crosse de mon Glock.

Je le braque sur celui qui est en train de s'approcher et...  
je vois ses lèvres s'ourler.

Ce salopard arrogant me sourit !

— Tu es sûre que tu auras le cran de t'en servir ?

Sa voix moqueuse est tout aussi terrifiante que celle de son comparse. Ils ont appris ça à l'école des salauds ? Comment distraire votre ennemi ou, plus exactement ici, votre proie, rien qu'avec votre voix ?

— Fais encore un pas et tu le sauras.

Mon cœur bat à m'en déchirer la cage thoracique et mon bras tremble, mais je pointe le canon vers sa poitrine. Il se plante s'il croit que j'aurai peur de tirer.

Sans tenir compte de mon avertissement, il avance d'un pas. Je tire.

Pas de détonation. Juste le son de la détente.

— Oh, ouais, pardon, on l'avait trouvé, dit-il d'un ton railleur qui m'exaspère encore plus.

Je tire encore mais rien, alors je lui jette le flingue à la tête. Il esquive. Mais ça me donne un tout petit instant de répit et j'en profite pour bondir du lit et me précipiter vers la sortie – où je me jette dans les bras de son collègue.

— Tu es pleine de fougue, une vraie petite lionne, raille-t-il.

Je me débats, lui griffe le visage en essayant de lui échapper, mais de ses mains de géant, il m'attrape les poignets et serre si fort que la douleur me transperce. Puis il me fait une clé de bras et je me retrouve le dos contre son torse, les deux mains derrière moi. Puis il plaque sa bouche contre mon oreille et son haleine chaude tombe sur mon cou, me faisant frissonner malgré moi.

— J'aime bien quand tu te débats comme ça, chérie, c'est mignon, me susurre-t-il.

— Alors tu vas adorer ça.

Je jette ma tête en arrière, mais il a senti venir le coup et l'évite.

— Tu ne devrais pas prévenir les gens quand tu veux leur mettre un coup de tête.

Et il me pousse brusquement vers la cuisine tout en me maintenant les mains dans le dos, avec un bras passé autour de ma taille, comme une otage.

— Elle a essayé de me tirer dessus, dit l'autre d'une voix incrédule en nous suivant. Et elle m'a jeté le flingue à la tête !

— Estime-toi heureux qu'elle ne sache pas viser, répond celui qui me tient. Assieds-toi !

Il me pousse à nouveau et je dois me retenir des deux mains sur la table pour ne pas m'écraser le nez dessus. Il ramasse une chaise par terre et la redresse.

— Assis !

Je comprends à cet instant qu'ils en savent beaucoup sur moi. Ils ont trouvé mon revolver, ils connaissent mon nom. Et vu qu'ils bloquent la sortie, je n'ai aucun moyen de leur échapper. Je m'assieds à contrecœur.

— Qui êtes-vous ?

— C'est nous qui allons poser les questions, dit celui qui me tenait.

Quelque chose dans son attitude et la manière dont il parle me dit qu'il est le chef. Enfin, ils sont tous les deux effrayants, mais celui-là a en plus une sorte d'autorité arrogante. Un peu comme le sportif populaire du lycée, celui qui sort avec la fille la plus belle et qui se promène dans les couloirs comme s'il était chez lui.

— Où est Leo ? demande l'autre.

Je secoue la tête en ricanant. J'étais sûre que c'était à cause de lui.

— Est-ce que c'est une réponse, D. ? demande Voix de velours.

— Non, je ne crois pas, Max, répond D. en redressant une autre chaise, en s'asseyant et en me scrutant avec intensité.

— Où. Est. Leo, redemande celui qui s'appelle donc Max. Et si tu tiens à tes jolis yeux bleus, je te suggère de répondre.

— Je ne sais pas, dis-je.

— C'est ce que tout le monde dit au départ.

Il ricane un instant, puis il poursuit.

— Jusqu'à ce que je mette un peu plus de pression. Tu vois ce que je veux dire ?

— Un singe comprendrait que c'est une menace, connard. Mais ça ne change rien au fait que je ne sais pas où se trouve mon frère. D'ailleurs, quand tu l'auras trouvé, tu me diras. Il s'est tiré il y a deux jours en prenant tout mon fric.

Max jette un regard à D., qui observe notre échange avec morgue.

— Elle vient de me traiter de connard ? demande-t-il en fronçant les sourcils.

D. hoche la tête, et son collègue se tourne de nouveau vers moi. Il s'approche et s'accroupit face à moi, tête contre tête.

— Tu crois que c'est une sorte de farce qu'on te joue, ma chérie ? demande-t-il d'une voix glaçante. Ton frère doit du pognon à mon boss, et on ne quittera pas cette maison tant qu'on n'aura pas été payés d'une façon ou d'une autre.

— Je... je n'ai pas d'argent.

— Alors dis-nous où il est.

— Je ne sais pas. Je le jure. Il disparaît, et ensuite, il refait surface quand il a des ennuis.

— Tu sais que tu es en train de couvrir un pauvre mec, un raté, hein ? reprend-il.

Je le regarde en dissimulant mal mon mépris. Leo est un enfoiré de première qui m'a rapporté plus d'emmerdes

que je n'aurais dû en supporter en deux vies, mais il reste mon grand frère et ce connard n'a pas à parler de lui de cette façon.

— Plus qu'un type qui rentre par effraction chez les gens et menace des femmes ?

— Bordel de merde..., marmonne-t-il.

Il ferme les yeux et respire un bon coup, comme s'il faisait un grand effort pour ne pas exploser.

— Max, laisse-moi m'en occuper, dit celui qui s'appelle D.

Il parle d'une voix douce, calme, sous contrôle, mais tellement lourde de menaces que je me ratatine sur ma chaise.

— Elle est toute à toi, boss, répond Max avant de me regarder avec sympathie. Tu aurais mieux fait de me répondre, chérie.

J'avale difficilement ma salive tandis que le boss se lève et vient se planter devant moi. Il doit faire quelques centimètres de plus que Max, mais il a les épaules moins larges. Il remplit tellement son costume qu'on croirait celui-ci moulé sur son corps, et il le porte comme s'il était né en costard.

— Katerina, Katerina..., dit-il en ramenant l'autre chaise juste en face de moi.

Il s'assied et nous sommes si proches que nos genoux se touchent presque.

— Je m'appelle Dante Moretti.

*Putain de merde, Leo. Qu'est-ce que tu as foutu ? Dante Moretti, c'est le parrain. Il est la mafia.*

— Ton frère doit un gros paquet de pognon à ma famille et je compte bien le récupérer.

— Je vous ai expliqué que je ne sais pas où il est, dis-je dans un souffle.

Ses yeux se plissent.

— Alors je vais devoir prendre quelque chose à quoi il tient.

— Il n'a rien. Cette maison est une location, et c'est la mienne. Il n'a même pas de voiture.

— Hum.

Dante passe la main sur sa joue en me regardant, et j'ai l'impression de rater quelque chose.

— Je suis désolée mais je ne peux pas vous aider.

Je ne sais pas pourquoi mais cela fait rire Max, et je regrette de ne pas pouvoir donner un grand coup de pied dans les couilles de ce connard.

— Je pense que tu oublies quelque chose qui a beaucoup de valeur pour lui, Katerina, dit Dante en esquissant un sourire.

Leo ne possède rien. *Nada*. Dès qu'il a un peu de fric, il le claque aux jeux. Il n'a jamais réussi à garder quoi que ce soit.

— Et ce serait ?

— Toi.

Cette fois, pas de sourire.

— Moi ?

— C'est ce que j'ai dit.

— Mais... je n'ai rien. Enfin, on pourrait voir pour que je paye des échéances, j'imagine, mais j'arrive à peine à épargner quelques dizaines de dollars par mois.

Max éclate de rire.

— Katerina, dit doucement Dante. Ton frère me doit 250 000 dollars.

J'en reste bouche bée. Impossible. Leo n'a pas pu avoir une somme pareille. C'est insensé.

Dante s'avance au bord de sa chaise, si près que nos genoux se touchent, cette fois.

— Et quand je dis que je ne partirai pas sans rien, je ne parle pas d'un échéancier de quelques dizaines de dollars par mois. Je parle de toi.

Ma tête se met à tourner. Je ne comprends pas où il veut en venir.

— Comment cela ? Vous voulez m’emmener ? Vous ne pouvez pas, dis-je en secouant la tête. Je suis une personne.

Dante soupire.

— Si je retrouvais ton frère et qu’il ne pouvait pas payer, tu sais ce que je ferais ?

J’arrive assez bien à imaginer, oui, mais hors de question que je le dise à voix haute, je ne voudrais pas lui donner des idées.

— Je le tuerais, dit-il avec le plus grand calme, comme si c’était la routine pour lui et que ça ne faisait aucun doute. Et je le ferais très lentement, pour qu’il sente chaque dollar qu’il m’a volé.

Mon cœur tambourine contre mes tempes, je n’arrive plus à respirer. Le boss de la mafia est assis dans ma cuisine et il m’explique qu’il veut torturer mon frère aussi sereinement que s’il me parlait de son repas de ce soir. Et moi, va savoir pourquoi, je suis impliquée dans le remboursement de sa dette ?

— Mais je n’ai pas retrouvé ton frère, poursuit-il. À la place, je suis tombé sur toi.

— D-donc... vous allez me tuer à sa place ?

Mes yeux balayent la cuisine à la recherche d’une arme ou d’une issue.

Mais quelle chance aurais-je de toute façon ? Outre leur présence physique, leur nom parle pour eux. S’il est bel et bien Dante, cela signifie que Max est Maximo DiMarco, son homme de main impitoyable, un vrai psychopathe. Et Dante a massacré sa fiancée et toute sa famille la veille de son mariage. Les choses que font ces gens feraient passer les films d’horreur tordus que Leo me faisait regarder au lycée pour d’aimables comédies.

Dante se renverse dans sa chaise et m'examine des pieds à la tête.

— Je pourrais envisager une autre sorte d'arrangement.

Je serre mon manteau contre moi comme pour en faire un bouclier. Au moins, il couvre mes gros seins serrés dans mon uniforme trop petit d'une taille. Mon radin de patron ne veut pas m'en acheter un autre.

*Concentre-toi, Kat !*

Je regarde le diable assis devant moi.

— Quel genre d'arrangement ?

— D. ? fait Maximo en haussant un sourcil interrogateur, ce qui lui vaut un regard sévère de Dante avant que celui-ci ne se tourne à nouveau vers moi.

— Je pense que je vais t'emmener. Je suis sûr que je trouverai quoi faire de toi à la maison. Tu règleras la dette de ton frère à sa place.

*M'emmener ? Chez lui ?*

— Vous n'avez pas le droit. Vous ne pouvez pas emmener quelqu'un comme si c'était une voiture ou... je ne sais pas. Vous ne pouvez pas débarquer ici et faire comme si...

Il se lève et se tourne vers Maximo.

— Remplis un sac avec des affaires de son placard.

Je bondis de ma chaise.

— Je n'irai nulle part !

Mais Maximo sort déjà de la pièce.

— Ne touchez pas à mes affaires !

Alors que je m'apprête à le poursuivre, Dante pose une main sur mon épaule.

— Pas de bêtises, dit-il comme un avertissement. Tu n'as pas envie de me mettre en colère.

Ses yeux noirs sont insondables. Je lui crie au visage :

— Je vous déteste. Espèce de monstre ! Vous n'avez pas le droit. Vous ne pouvez pas...

Je lui donne des coups de poing dans la poitrine, mais il ne bronche pas. Je pourrais aussi bien frapper contre un mur. Au bout de quelques secondes, il me saisit par les poignets et je lève la tête vers lui, des larmes roulant sur mes joues.

— Si je te lâche pour que tu ailles aider Maximo à faire tes bagages, tu me promets de ne rien lui jeter à la tête ?

*Non. Je lui jetterai ma putain de télé à la tête si j'en ai l'occasion.*

— Oui, dis-je en reniflant.

Il libère mes poignets et fait un pas de côté pour me laisser quitter la pièce, puis il m'emboîte le pas.

— Vous n'avez pas le droit de faire une chose pareille. Je vais manquer à des gens, vous savez. Ils se demanderont où je suis passée.

— Non, répond-il avec un calme et une confiance qui confinent à l'arrogance.

Et je meurs un peu intérieurement en prenant conscience qu'il a raison.